N° 4484 — 40 CENTIMES — Samedi 20 Mai 1893

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'ÉCHO DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES. . . . . 0 fr. 50
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75
LOCALES. . . . . 1 fr. 00

Les annonces sont reçues à LILLE, aux bureaux du Journal et à PARIS, l'Agence Havas, place de la Bourse, 30.

TÉLÉPHONE

Election du 21 mai

CONSEIL GÉNÉRAL
Canton Nord-Est de Roubaix
CANDIDAT RÉPUBLICAIN

Henri Buns

Cultivateur

Cosmopolitisme germanisant

Le *Réveil du Nord* n'a pas publié la lettre de Basly, en réponse aux injures du *Travailleur*.

Le *Réveil* a craint de mécontenter ses amis les collectivistes-internationalistes, que le député de Lens a flagellé d'une façon sanglante et dont il a dénoncé, avec une patriotique indignation, le cosmopolitisme germanisant.

N'avions-nous pas raison de dire, il y a quelques jours, que le *Réveil* était devenu le prisonnier des guesdistes-lafarguistes ?

L'élection du canton-Nord de Lille est proche. Le parti ouvrier, qui n'a aucunes chances de faire élire un des siens dans cette circonscription électorale, où il ne dispose que de 600 voix, a promis à M. Edouard Delesalle, candidat « radical-socialiste » et administrateur influent du *Réveil du Nord*, de soutenir sa candidature : il ne faut pas compromettre l'escamptille promise.

Et puis, il y a encore Roubaix, où l'on espère faire adopter, par les guesdistes, la candidature législative de M. Emile Moreau.

Et l'on n'y parviendra qu'en faisant absolument cause commune avec les communards, en s'inféodant docilement à eux, et acceptant leurs idées et leurs programmes, et jusqu'à leurs théories odieuses sur l'internationalisme et sur la patrie.

Voilà le secret de l'attitude du *Réveil du Nord* ! Voilà pourquoi il a refusé d'insérer la lettre de Basly, sacrifiant ainsi à ses tendresses collectivistes l'un des hommes qui est le plus fait pour sa fondation et sa propagande, et auquel il doit certainement d'exister encore.

Les mineurs du Pas-de-Calais comprendront-ils enfin quel jeu de dupes est le leur ?

« Nous voulons, dit le *Réveil*, concentrer les radicaux, les socialistes de toutes nuances, les possibilistes et les collectivistes. »

Concentration vaine, et qui si jamais elle pouvait se réaliser, se résumerait dans l'abdication des divers contractants devant le collectivisme, — le collectivisme avec ses théories impérieuses et tyrannique, avec son caractère international et anti-français, avec, selon l'expression de Basly, son cosmopolitisme germanisant.

Oui, ce qui caractérise l'école socialiste dont MM. Jules Guesde et Lafargue sont, en France, les deux représentants les plus connus, et qui s'efforce, depuis quelques années, d'imposer son hégémonie au socialisme français, c'est son origine allemande, ses sympathies allemandes, c'est sa tendance ménifeste à accepter l'impulsion et le mot d'ordre des chefs socialistes allemands.

« A la troisième séance du Congrès ouvrier de Halle, en Prusse, le 14 octobre 1890 — raconte Eugène Protot, l'ex-délégué au ministère de la Justice, sous la Commune — M. Guesde avait à peine déclaré qu'il venait protester contre la « MONSTRUEUSE ET IGNOBLE ALLIANCE FRANCO-RUSSE », l'assemblée se leva tout entière, haletante d'émotion, et couvrit de « Hoch ! » et de « Hourra ! » formidables... M. Guesde ? Non !... les députés au Reichstag allemand Bebel et Liebknecht qui, debout sur l'estrade du bureau, entre l'un des commissaires de police et l'un des schutzleute de Halle, souriaient diaboliquement et recevaient, avec modestie, la récompense de leur action sur le socialisme international ».

Cruel enseignement ! que ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre M. Guesde, mais dont nous avons le devoir de faire notre profit, nous tous qui aimons la France, nous, opportunistes, radicaux ou socialistes, qui la voulons fière et puissante, et non point humiliée et rabaissée devant la dominatrice et arrogante Allemagne.

Que les ouvriers qui se laissent trop facilement séduire par les promesses irréalisables des rhéteurs collectivistes ouvrent les yeux !

Qu'ils voient où l'on prétend les conduire.

On injurie de la façon la plus grossière et la plus violente l'alliée de la France, la Russie, qui, en 1875, nous sauva d'une nouvelle invasion allemande, et dont l'amitié nous a permis d'affirmer, en face des Allemands, toujours agressifs et insolents, notre fermeté et notre indépendance.

On réclame à grands cris la dénonciation de la « monstrueuse alliance franco-russe », sans s'inquiéter si lorsque nous aurons rompu avec notre unique alliée, plus ne serons pas à la merci de l'Allemagne et de la triplice.

On outrage notre drapeau national, on le bannit de l'Hôtel-de-Ville d'une grande ville. On prêche partout la haine de la patrie. On proclame que « *pour l'écraser le prolétaire doit employer tous les moyens quels qu'ils soient* ! »

Et toutes les patriotes osent réclamer en faveur de la France et de son drapeau, en les maltraite.

Lorsque des socialistes comme Basly et Lamendin, refusent de s'incliner devant ces abominables pratiques et ces doctrines anti-françaises, on les insulte et on les traite de corrompus !

Et c'est avec ces cosmopolites germanisants que le *Réveil* veut faire la concentration !

Quels résultats pourraient sortir de cette alliance autrement monstrueuse que l'alliance franco-russe ?

Est-ce que la fusion d'éléments aussi hétérogènes n'est pas impossible, et à supposer qu'on parvint à l'opérer, est-ce qu'elle ne serait pas fatalement condamnée à l'impuissance ?

La seule concentration possible, elle est entre tous les républicains, progressistes, radicaux et socialistes, qui poursuivent avec une conviction absolue et avec une volonté que rien n'ébranlera, la réalisation des réformes sociales que la République doit aux travailleurs.

Elle est surtout entre tous les Français qui, sur le terrain socialiste comme sur le terrain politique, entendent affirmer l'indépendance de la France, et leur profond attachement à la patrie.

Georges ROBERT

NOUVELLES ÉCONOMIQUES

commerciales et agricoles

LE PRIX DU BLÉ

Voici les prix les plus bas et les plus hauts cotés sur le marché de New-York, pendant la vingt dernières années :

Années	Prix par 100 kilog. au plus bas	Au plus haut
1892	13 66	16 44
1891	17 85	24 11
1890	15 75	21 59
1889	15 »	19 12
1888	15 74	22 05
1887	14 56	18 44
1886	15 27	17 73
1885	15 85	19 35
1884	14 01	17 80
1883	16 98	20 91
1882	16 82	25 80
1881	17 59	27 33
1880	15 94	24 83
1879	15 04	24 62
1878	14 19	31 02
1877	18 71	32 92
1876	15 39	23 35
1875	16 46	24 07
1874	15 08	23 69
1873	16 40	26 93

On voit que le prix du blé n'est tombé à New-York au dessous de 14 fr. le quintal, qu'en 1892, c'est-à-dire pendant la présente campagne.

Depuis le 1er janvier 1893 jusqu'aujourd'hui 18 mai, le blé est tombé au, plus bas, à 13 82 et a été coté, au plus haut, 15 48.

Voici le prix moyen du blé par tonne, du fret du blé, de New-York sur le Continent (Anvers) pendant les dix dernières années :

MOIS	1883		1884		1885		1886		1887		1888		1889		1891		1892		1893	
Janvier	20	50	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	50	24	»	»	»
Février	20	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Mars	19	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Avril	19	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Mai	19	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Juin	19	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Juillet	19	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Août	19	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Septembre	19	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Octobre	19	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Novembre	19	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Décembre	19	»	15	70	16	»	13	50	18	»	13	»	19	»	20	»	24	»	»	»
Moyenne ann.	19	72	14	50	16	25	13	50	18	00	13	00	19	00	20	00	24	00	»	»

On remarquera que le prix du fret s'est sensiblement relevé, à partir du mois d'août 1891 jusqu'au mois de mars 1892 ; c'est la conséquences des fortes exportations de blé qui ont eu lieu à la suite de la mauvaise récolte de 1891, dans les principaux pays européens.

En ce moment le prix du fret est de 9 80.

La France et la Belgique

Les industriels ont adressé une pétition au gouvernement de leur pays. Nous relevons le passage suivant :

Nos exportations vers la France diminuent déjà sensiblement depuis 1881, et l'application du tarif minimum a été la fermature presque complète du marché français, pour nos articles sérieux, tant à la concurrence qui vers la place de Paris et celle de Lyon, la clientèle que nos avions dans le nord de la France a été perdue pour la plupart de nos articles.

Le commerce extérieur de la France

Dans les quatre premiers mois de 1893, nous avons acheté à l'étranger pour 440 millions de moins qu'en 1892, et nous lui avons vendu pour 90 millions de plus.

Les importations se sont élevées, du 1er janvier au 30 avril, à 1,350,392,000 fr., et les exportations à 1 m liard 428,000,000 fr.

Ces chiffres se décomposent comme suit :

Quatre premiers mois de 1892-1893		Différences
Importations : 1892	1,790,832,000	
1893	1,350,392,000	— 440,440,000
Exportations : 1892	1,338,000,000	
1893	1,428,000,000	+ 90,000,000

Mois d'avril 1892-1893		Différences
Importations : 1892	518,571,000	
1893	315,871,000	— 202,700,000
Exportations : 1892	298,104,000	
1893	371,104,000	+ 73,000,000

Dans le seul mois d'avril 1893, nos ventes sont donc montées de 312 millions à 333, et nos achats ont décru de 44 millions. Nous avons vendu pour 2,300,000 fr. de plus d'*objets fabriqués* qu'en avril 1892, et l'exportation des soies postaux a augmenté de 4,818,000 francs.

A l'importation, nous voyons disparaître en moins sur les *matières premières nécessaires à l'industrie* ; l'entrée monte, cette fois, de 216 mil ions à 288.

Mois d'avril 1892-1893		Différences
Importations : Objets d'alimentation	83,481,000	
Matières nécessaires à l'industrie	208,104,000	
Objets fabriqués	227,286,000	
Exportations : Objets d'alimentation	73,317,000	— 1,387,000
Matières nécessaires à l'industrie	215,000,000	+ 6,896,000
Objets fabriqués	283,787,000	+ 56,500,000

Ainsi donc, notre exportation d'objets fabriqués, pour les 4 premiers mois de 1893, dépasse de 57 millions 1/2 environ l'exportation de 1892 ; l'importation similaire de l'étranger tombe de 275 millions 1/2 à 189 millions environ. La différence est de 86 millions.

Il est vrai que l'entrée des matières premières nécessaires à l'industrie, chiffre en France, accuse une diminution de 81 millions 1/2, ce qui tendrait à prouver que notre industrie souffre. Mais le taux d'évaluation à l'entrée de marchandises n'étant pas le même pour les deux années, l'estimation en francs est erronée ; et, après avoir fait le calcul des poids ramenés à une valeur théorique pour les 4 ux années, on arrive à ramener de 94 millions à 36 l'écart constaté sur le premier trimestre de 1893.

L'écart de 81 millions 1/2 constaté pour les 4 premiers mois de cette année doit tomber à 30 millions environ, et nous croyons qu'il porte sur des matières que nous sommes désormais en état de produire, ce qui nous dispense de les aller chercher à l'extérieur.

Il est intéressant de calculer maintenant non plus sur les quatre premiers mois de 1893 comparés aux quatre premiers mois de 1892 ayant pris des proportions anormales en raison de l'application imminente des nouveaux tarifs — mais sur le mois d'avril seul.

Sous la réserve des rectifications de chiffres, qui résulteront de l'application d'un même taux d'évaluation pour les 2 années, rectifications qui tourneront — nous en sommes assurés aujourd'hui — en faveur de notre thèse, voici quel aurait été le mouvement de nos échanges :

	1892	1893	Différence
Importations	518,571,000	315,871,000	— 202,700,000
Exportations	298,104,000	371,104,000	+ 73,000,000
Différence	220,467,000	56,767,000	— 163,700,000

Dans le mois d'avril 1893, nos ventes sont donc montées de 312 millions à 333, et nos achats ont décru de 44 millions. Nous avons vendu pour 2,300,000 fr. de plus d'*objets fabriqués* qu'en avril 1892, et l'exportation des soies postaux a augmenté de 4,818,000 francs.

A l'importation, nous voyons disparaître en moins sur les *matières premières nécessaires à l'industrie* ; l'entrée monte, cette fois, de 216 millions à 288.

	1892	1893	Différence
Importations : Objets d'alimentation	83,481,000	73,317,000	— 1,387,000
Matières nécessaires à l'industrie	208,104,000	215,000,000	+ 6,896,000
Objets fabriqués	227,286,000	283,787,000	+ 56,500,000
Exportations : Objets d'alimentation	72,000,000	77,000,000	+ 5,000,000
Matières nécessaires à l'industrie	166,200,000	175,000,000	+ 8,800,000
Objets fabriqués	57,904,000	69,000,000	+ 11,096,000

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

AU SIAM

Paris, 18 mai. — *L'Agence Havas* communique cette dépêche :

Londres, 18 mai. — D'après une dépêche de Bangkok au *Standard*, on nous publions sous toutes réserves, les Français auraient été plusieurs fois repoussés à Khône et le vice-président Bastard aurait été tué.

Cette dépêche de source anglaise est sujette à caution.

La santé de M. Carnot

Paris, 18 mai. — L'amélioration se poursuit dans l'état de santé de M. le président de la République.

Depuis hier, M. Carnot a pu quitter le lit, Toutefois, sur l'ordre des médecins, il est obligé de garder la chambre.

Les bagarres de l'église de St-Denis

Paris, 18 mai. — La 8e chambre correctionnelle jugeait aujourd'hui l'affaire des bagarres du 25 mars dans l'église de St-Denis.

Les prévenus étaient au nombre de vingt-deux. Parquet, et ils affirment que l'abbé Lenfant, sortant de son rôle et oubliant ses fonctions spirituelles, s'est livré à des dissertations politiques injurieuses pour quelques uns des assistants.

C'est uniquement pour constater les écarts de langage de l'abbé Lenfant que les conseillers municipaux se sont rendus à l'église de Saint-Denis.

L'interrogatoire a eu lieu sans incident et n'apprend rien de nouveau.

L'abbé Lenfant prétend, bien entendu, n'avoir commis aucune provocation.

LE RENOUVELLEMENT de la concession du Panama

Paris, 18 mai. — Le contrat de prorogation de la concession accordée par la Colombie à la compagnie du canal de Panama a été signé à Bogota, le 4 avril dernier.

Cette prorogation est accordée pour un terme de dix ans, commençant à courir à partir du jour de la constitution définitive de la Société nouvelle, et moyennant le paiement à la République colombienne d'une somme de deux millions de francs en or, laquelle jointe aux dix millions prévus dans l'article IV du contrat de 1890, constitue un total de dix millions de francs en or, dû à la Colombie, sans compter les cinq millions de francs en dix mille actions stipulés également dans l'art cle précité.

De cette somme seront défalqués quatre millions dus par le gouvernement colombien à la compagnie en liquidation.

Les engins de Levallois

Paris, 18 mai. — M. Girard, directeur du laboratoire municipal a adressé ce matin au préfet de police un rapport sommaire concernant la fabrication des engins trouvés à Levallois-Perret.

Dans ce document, M. Girard établit que ces engins sont de fabrication récente. Il fonde cette opinion sur ce fait qu'il a trouvé soit dans le fond des bottes, soit dans les tubes contenant la poudre chloratée, des fragments de journaux servant de bourre sur lesquels on a pu relever les dates suivantes : 8 avril 1893, 10 mai 1893. Un journal complet enveloppant un engin, portait la date du 6 mai 1893. Ces journaux sont le *Petit Journal*, *Autouil-Longchamps* et l'*Eclair*.

Parmi les tubes que renfermaient les engins, un seul a laissé fuir le liquide, par suite d'un défaut dans le bouchon. C'était de l'acide acétique. Les autres tubes étaient entièrement remplis.

Dans deux des engins, les tubes n'avaient qu'une ouverture qui était fermée par des bouchons de liège en bon état. Dans une troisième, celle-là même où l'acide acétique s'est écoulé, les tubes étaient bouchés à la partie inférieure par des disques en liège, puis par des bouchons de liège ; la partie supérieure était fermée par des bouchons de liège recouverts de cire.

M. Girard déclare que ce genre de fermeture peut occasionner des accidents si l'on conserve l'engin pendant un temps assez long, parce que l'acide acétique fumant détruit rapidement le bois et le liège ; les liquides sont ainsi susceptibles de s'écouler d'eux-mêmes et de déterminer l'explosion. Cette explosion est d'autant plus à craindre que, dans la mitraille formée de 15 à 20 morceaux de fer, il est mêlé de la poudre chlorate, des débris de phosphore vénéneux, de débris d'allumettes, etc. Le poids des boîtes n'atteint pas un kilogramme contrairement à ce qu'annoncent divers journaux : il est de à 600 grammes.

Le directeur du laboratoire municipal conclut que, dans leur constitution actuelle, ces engins, quelqu'ils puissent supporter l'introduction d'une plus grande quantité de poudre dynamite, sont de nature, s'ils sont jetés au milieu d'une foule, d'tuer et à blesser les personnes atteintes par les projectiles qu'ils renferment. Ajoutons qu'il résulte des renseignements parvenus à la préfecture de police que les fabricants de ces engins en auraient déjà fait l'essai dans les environs pour se rendre compte de leur puissance et que deux bombes sur trois ont éclaté. M. Girard se rendra sur les lieux où ces expériences ont été faites pour y étudier les effets de l'explosion.

SÉNAT

AVANT LA SÉANCE

LE RÉGIME DES BOISSONS

Paris, 18 mai. — La commission des finances a définitivement terminé l'étude de la réforme des bouissons. Voici les dernières décisions arrêtées :

Le droit de circulation est fixé à 2 fr. pour les vins au-dessous de 40°.

Pour les vins de 11 à 15°, le droit est de 2 fr. en plus pour les degrés au dessus, moitié du droit sur l'alcool.

Au dessus de 21° les vins sont considérés comme des alcools.

Le droit sur les bières est fixé à 40 centimes par degré, ce qui produira un dégrèvement de 6 à 7 millions.

Pour les licences, la taxe actuelle est doubtée ou peu s'en fait.

Le droit de dénaturation des alcools employés par les marchands de couleurs et vernis est fixé à 37.50

A ce sujet nous l'avons dit, le vinage est autori-é jusqu'à concurrence de 3°

La suppression des octrois

Le Sénat a procédé à l'élection de la commission chargée d'examiner la proposition de loi relative à la suppression des octrois ; ont été élus : MM. Milland, Bernard (Ille-et-Vilaine), Hamel (favorable avec réserves), Girarison, Hugot, Develle, Morel, Perrans, Bardoux (hostiles).

LA SÉANCE

La séance est ouverte à 3 h. 10 sous la présidence de M. Challemel-Lacour, président.

Le Sénat autorise en première délibération une proposition de loi tendant à étendre l'article 2167 du code civil aux créances privilégiées.

M. Blavier demande à interpeller le gouvernement sur le danger que fait courir au Crédit Foncier de France les violations du statuts commises par le gouverneur de cet établissement.

La date de la discussion sera fixée ultérieurement.

Séance jeudi.

La séance est levée à 3 h. 40.

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 81

VIVIANE

DEUXIÈME PARTIE

— Voyons, mon père, rappelez vous souvenirs ? Ne devinez-vous pas le nom de cet inconnu ?

— Non... vraiment... je ne vois pas... Dans notre métier de marin, on rencontre tant de gens !

— Et vous, chère madame ?

Il s'adressait tout naturellement à la baronne.

— Voyons, devinez-le-moi, cet ex-marin, dit Mme Kern zan avec un sourire contraint.

Et, lorsque Philippe eut achevé le portrait de son individu :

— Je ne me rappelle pas plus que Monsieur votre père... Il n'y a pas besoin d'être marin pour voir bien des gens... Tenez, mademoiselle votre sœur ou Tonkin dans quelque soirée à quinze cents invités...

Elle éclata nerveusement de rire, puis se retira très brusquement, affirmant que la chaleur la rendait souffrante depuis quelques jours.

Et, dans sa voiture, elle tombe presque évanouie en murmurant d'une voix éteinte :

— C'est lui, mon Dieu, c'est lui... Il n'est donc pas mort !...

II

BRAVES GENS

La famille Morel habitait, avenue Victor-Hugo, un appartement plein de gaîté et de lumière, un de ces appartements modernes où la vie semble plus douce, plus coquette.

— Un appartement d'amoureux, avait dit M. Morel en le louant.

Sa femme avait mélancoliquement souri, en se rappelant leur jeunesse, leur amour...

C'était si loin, ces choses-là !

Et pourtant, leur tendresse était toujours la même ; elle s'était seulement transformée en se concentrant sur leur fils bien-aimé.

Partout où ils avaient passé, on les avait aimés, estimés.

— Quel gentil ménage ! disait-on d'abord.

Plus tard :

— Quel bon ménage !

Et maintenant que l'âge les alourdissait un peu, que des grisailles se montraient sur leur tête :

— Quels braves gens !

Dans leur petite province, car ces quartiers excentriques forment autant de petites provinces dans Paris, on savait leur histoire, une histoire qui touchait toutes les mères : et Mme Morel était entourée d'une grande sympathie.

Quand elle faisait ses courses, le matin, un peu difficilement, elle s'arrêtait pas dans une boutique, sans qu'on lui demandât des nouvelles de son mari et de son fils. On avait le mari absent pour ses affaires, et le fils, loin, là-bas.

Le mari revenait bien, de temps en temps ; il faisait bien de plus nombreuses apparitions depuis le départ de son fils, et alors il était un plaisir de voir de quelle soire l'entourait sa femme : ils ne se quittaient pas, il lui parlait toujours avec une tendre amabilité ! Quelques enviaient les trouvaient même ridicule... Comme et les choses du cœur peuvent être ridicules !

C'est que, pour lui, toutes les femmes étaient pareilles dans, sa femme, et pour elle tous les hommes dans son mari. Elle l'accueillait toujours avec la même chaleur qu'au début de leur mariage ; et le bonheur d'être auprès de sa chère compagne le transfigurait à tel point que quiconque l'aurait examiné alors, après l'avoir rencontré dans un voyage, n'aurait pas cru que c'était le même homme.

Mais le fils n'était pas revenu depuis plus de deux ans. Et, quand on voyait passer la jeune femme, pâlonnante dans son manteau, le regard fixé à terre, le visage soucieux, on n'avait pas besoin de lui demander à quoi elle songeait.

A son garçon, peut-être mort en ce moment !

Après Thaan An, elle vit dans les journaux les listes de morts, de blessés. Et depuis ce moment, il lui arriva parfois de laisser les journaux s'empiler sur la table, sans ouvrir les.

Elle n'osait plus les lire.

C'est ainsi qu'elle connut, après tout le monde, la brillante conduite de Gilbert à Fou-Tcheou, par un compliment que lui adressa son boulanger — un de ces jolis incidents de la vie parisienne. Elle était entrée, l'après-midi, dans la boutique, pour acheter quelques gâteaux, car elle était un peu gourmande. Le boulanger causait avec un client ; et, tout bas, en lui faisant paquet, que agrémentait chatouillée par la gloire de la flotte, ne tarissait pas sur nos marins. Et, avec ce charmant sans-gêne des Parisiens, qui se connaissent tous sans se connaître, le boulanger montra Mme Morel :

— Madame est justement la mère de notre lieutenant qui a gagné Aurpille son galonnée chinoise.

Mme Morel faillit tomber, elle s'appuya contre le comptoir. Son fils avait fait cela !...

Et elle bégaya qu'elle ne savait pas, qu'elle avait tellement peur d'apprendre que mort qu'elle ne lisait plus les nouvelles...

Et sa faiblesse parva un peu quand les chaudes compliments dont on l'accablait. Mort, son fils ? Ah ! plutôt que, il devait joliment s'en moquer de la mort pour accomplir de tels actes de bravoure ! Et sa mère pouvait être vraiment fière d'avoir donné le jour à ce héros.

Elle s'en fut en chancelant, ayant oublié son paquet d'abord. Et elle ou lira enfin les nouvelles du Tonkin.

M. Morel avait eu raison de dire à son fils : « Sois ambitieux ! Il n'y a rien chose de comparable à l'amour des mères, c'est assez orgueil. »

Elle devint orgueilleuse. Elle qui ne lisait qu'un journal en achetait plusieurs, pour voir la gloire de son fils célébrée dans beaucoup d'endroits. Et elle les envoya à son mari, et tous deux s'écrivirent de longues lettres pour se dire qu'ils étaient bien heureux d'avoir un tel fils.

Elle ne cessa pas de trembler ; mais sa fierté le consolait. Souvent, elle entendit, dans des magasins, dans des omnibus, des gens inconnus parler du Tonkin, nommer le lieutenant Gilbert Morel.

Un reste de timidité l'empêchait de leur dire :

— C'est mon fils !

Mais, ces jours-là, son cœur se gonflait de la joie la plus exquise. Et elle ne pleurait pas lorsqu'elle faisait la chambre de son enfant.

Car elle soignait pourtant son logis comme s'il avait pu en jouir.

Et elle le faisait, en murmurant sans cesse :

— Mon petit... mon pauvre petit... mon cher petit...

Pour elle, pour son mari, l'appartement n'était meublé que de choses simples, de choses qui, suivant eux, lui avaient paru luxueuses, mais qu'elle, jugeait maintenant indignes de son fils. Et, pour la chambre, le cabinet de travail de Gilbert, et le petit salon qui lui était spécialement consacré, elle avait fait des folies.

M. Morel, homme raisonnable, avait eu envie de gronder, mais, devant la naïve joie de sa femme, il s'était lu. L'installation de son fils lui coûterait une année de travail de plus.

Car il arrivait à son but, et il était décidé à prendre enfin sa retraite, à jouir de sa famille. Et, bien qu'il eût été bien plus gêné, il trouvait la petite folie de sa femme l'ébréchait, il bouchera la brèche avec une somme de plus de cette vie de voyages qui l'obsédait.

Il n'en dit rien à sa femme ; mais elle comprit et remercia son mari très tendrement.

Et cependant, il en avait assez de ce métier qui l'empêchait d'être à Paris pour recevoir son fils. Et, pour en finir, il en parlait tristement à sa femme.

— J'ai encore une corvée à laquelle je ne puis me soustraire et qui doit me rapporter un bonne petite somme. J'arriverai seulement le soir.

Et Mme Morel, tout en le plaignant, avait en un petit mouvement de joie enfantine ; elle serait seule à posséder son fils cette première journée.

Elle s'était promis d'être très forte, de dominer ces battements de cœur qui l'étouffaient à la moindre émotion. Et, en voyant son Gilbert, elle était tombée éperdue dans ses bras. Et, revenue chez elle, revenue dans son cher trésor, elle ne se remettait pas encore ; des étouffements la reprenaient à chaque instant, et terminaient en des crises de larmes.

Gilbert, inquiet, voulait envoyer chercher un médecin ; mais elle s'y opposait :

— Non ! ... Je l'ai... Je vais passer...

Et, peu à peu, le calme revint en effet, et elle put jouir du bonheur qu'éprouvait Gilbert devant les gâteries de sa mère, tous les petits souvenirs conservés dans la chambre, son cabinet meublé comme un oratoire du Moyen-Age, son petit salon orné de choses exotiques, avec les collections qu'il avait rapportées du Tonkin, du Dahomey.

— Alors cela te fait plaisir ?

Elle lui demandait cela en lui montrant successivement chaque chose. Il disait comme son père :

— C'est une folie... c'est trop...

Mais elle déclarait qu'rien n'était trop cicha, trop beau pour son fils...

— Et moi, fi-elle en l'entraînant auprès d'elle sur un divan, ta dois me trouver bien vieille ?

— Oh ! maman !

Elle l'était en effet, mais cela ne se voyait pas en ce moment ; le bonheur la rajeunissait. Cependant, à force de l'examiner, Philippe se prit à s'étonner de remarquer combien ses yeux avaient pâli, ses yeux noirs jadis et maintenant d'une clarté douce, mais dont les larmes leur avaient enlevé l'intensité de leur couleur. Et puis, comme sa coiffure se défaisait un peu, il distingua, aux tempes, de gros paquets blancs...

Il l'embrassa longuement et ils demeurèrent quelques minutes silencieux. Puis :

— Mon, dit-il, je te vois toujours ainsi.

Il montrait une photographie de femme brune, svelte, d'une beauté sévillanie, placée sur un table dans un cadre en ébène.

— Tu te souviens, quand j'étais tout petit ?

Elle s'était promis d'être très forte, de dominer ces battements de cœur qui l'étouffaient à la moindre émotion. Et, en voyant son Gilbert, elle était tombée éperdue dans ses bras. Et, revenue chez elle, revenue dans son cher trésor, elle ne se remettait pas encore ; des étouffements la reprenaient à chaque instant, se terminant en des crises de larmes.

Gilbert, inquiet, voulait envoyer chercher un médecin ; mais elle s'y opposait :

— Non ! ... Je l'ai... Je vais passer...

Et, peu à peu, le calme revint en effet, et elle put jouir du bonheur qu'éprouvait Gilbert devant les gâteries de sa mère, tous les petits souvenirs conservés dans la chambre, son cabinet meublé comme un oratoire du Moyen-Age, son petit salon orné de choses exotiques, avec les collections qu'il avait rapportées du Tonkin, du Dahomey.

— Alors cela te fait plaisir ?

Elle lui demandait cela en lui montrant successivement chaque chose. Il disait comme son père :

— C'est une folie... c'est trop...

Mais elle déclarait qu'rien n'était trop cicha, trop beau pour son fils...

— Et moi, fi-elle en l'entraînant auprès d'elle sur un divan, ta dois me trouver bien vieille ?

— Oh ! maman !

Elle l'était en effet, mais cela ne se voyait pas en ce moment ; le bonheur la rajeunissait. Cependant, à force de l'examiner, Philippe se prit à s'étonner de remarquer combien ses yeux avaient pâli, ses yeux noirs jadis et maintenant d'une clarté douce, mais dont les larmes leur avaient enlevé l'intensité de leur couleur. Et puis, comme sa coiffure se défaisait un peu, il distingua, aux tempes, de gros paquets blancs...

Il l'embrassa longuement et ils demeurèrent quelques minutes silencieux. Puis :

— Mon, dit-il, je te vois toujours ainsi.

Il montrait une photographie de femme brune, svelte, d'une beauté sévillanie, placée sur un table dans un cadre en ébène.

— Tu te souviens, quand j'étais tout petit ?

— Oui, mon père, rappelez vos souvenirs ? Ne devinez-vous pas le nom de cet inconnu ?

— Non... vraiment... je ne vois pas... Dans notre métier de marin, on rencontre tant de gens !

— Et vous, chère madame ?

Il s'adressait tout naturellement à la baronne.

— Voyons, devinez-le-moi, cet ex-marin, dit Mme Kern zan avec un sourire contraint.

Et, lorsque Philippe eut achevé le portrait de son individu :

— Je ne me rappelle pas plus que Monsieur votre père... Il n'y a pas besoin d'être marin pour voir bien des gens... Tenez, mademoiselle votre sœur ou Tonkin dans quelque soirée à quinze cents invités...

Elle éclata nerveusement de rire, puis se retira très brusquement, affirmant que la chaleur la rendait souffrante depuis quelques jours.

Et, dans sa voiture, elle tombe presque évanouie en murmurant d'une voix éteinte :

— C'est lui, mon Dieu, c'est lui... Il n'est donc pas mort !...

(*A suivre*) PIERRE SALES.